

à la rencontre d'un poète...

Nathan Katz

Poète sundgauvien
1892 - 1981

Bien sûr, sa poésie est enracinée dans son Sundgau natal, mais il n'est pas pour autant un poète régionaliste. Sa poésie s'impose comme universelle.

J'ai tenté de faire oeuvre d'homme.
Au-dessus des frontières et des clans.
Par-delà le fleuve Rhin.
J'ai chanté les paysages, l'eau,
les jours et la femme.
En paix et en joie. C'est tout.

Nathan Katz

Il aurait pu ajouter : j'ai chanté également l'amour, la mort, la vie universelle, la sensibilité religieuse (il était juif, non pratiquant).

Ceux qui l'ont connu parlent de lui comme d'un homme attentif aux autres, respectueux et humble.

Il écrit en langue alémanique. Les poètes qui lui sont contemporains se sont beaucoup intéressés à sa poésie et ils sont nombreux à l'avoir traduit : **Jean-Paul de Dadelsen, Alfred Kern, Claude Vigée, Gérard Pfister, Eugène Guillevic**, pour ne citer qu'eux (vous avez pu les lire dans CPE). Je ne connais pas de poète qui ait eu autant de traducteurs.

Si je devais qualifier sa poésie après en avoir relu une grande partie je dirais hymne à la vie, à la joie, innocence, charme, bienveillance...

Ses poèmes sont souvent très «visuels», comme mis en scène de manière assez précise et détaillée. Pas étonnant, il a également écrit des pièces de théâtre.

Mais comment le breton Guillevic en est-il venu à rencontrer N. Katz et à se lier d'amitié avec lui ? En 1976 Guillevic écrit :

«Je lui dois beaucoup. Il a été le premier poète que j'ai connu.

C'est en 1922 ou 23 que je l'ai rencontré pour la première fois. Habitant Ferrette et fréquentant le collège d'Altkirch, je faisais la navette entre les deux cités (2 x 2 heures). Katz montait et descendait du train à Waldighoffen. Quelqu'un, un paysan ferretien qui se piquait de lettres et de philosophie, m'a présenté à Nathan, qui travaillait alors avec son père boucher.

Et nous sommes devenus de grands amis, malgré la différence d'âge (j'avais 15-)16 ans) J'écrivais, bien sûr, j'essayais. J'ai lu le livre de Katz en allemand (n'est-ce pas *Galgenstüblein* ?), je l'aimais moins que ses écrits alémanique. Je savais que c'était un vrai poète, un grand.

Il me disait ses poèmes. Il est venu me voir à Ferrette. J'ai passé des journées chez lui, à Waldighoffen, et une fois le Yom Kippour (le «long jour» juif), avec lui, chez les juifs de Durmenach. C'est surtout dans le train que nous parlions. Katz allait souvent à Mulhouse.

Il m'a beaucoup parlé de la poésie allemande assez récente (Dehmel, Rilke...) et aussi de Rosa Luxembourg et de Liebknecht qu'il admirait. Il a été en somme mon premier auditeur-lecteur et conseiller... C'est une des plus belles figures que j'ai connues -et, depuis, j'en ai vu des gens, dont les poètes les plus célèbres de notre temps... Et j'ai vers la même époque (en 1929) traduit «D'r Rolli», à 20 ans... J'ai relu récemment cette traduction et je me suis étonné de ce qu'elle ne soit pas pire.»

N. Katz a également traduit Guillevic. Ils ont je crois en commun le goût des mots simples et des choses familières.

Pour marquer le vingtième anniversaire de la mort de N. Katz, Gérard Pfister, fondateur des éditions ARFUYEN, a publié l'oeuvre poétique de Katz en deux volumes dans sa superbe collection «Neige».

Katz «accomplit cette alchimie merveilleuse du singulier et du général, du concret et de l'abstrait, de l'éphémère et de l'éternel qu'on appelle l'art». (G. Pfister).

Anne-Marie MISLIN, février 2006

.../...

à la rencontre d'un poète ... Nathan Katz (suite)

Dans la nuit

Ma bien aimée
Voici qu'au milieu de la nuit
Je pense à toi
Alors que tout dort
Et que les fontaines du village
Laissent filer leur eau
Et me racontent de si belles histoires
Me parlant de toi,
De quoi crier de joie !
Blanches sont les maisons
Dans le rayon de lune.
Là où est ce petit volet gris,
Là tu es endormie.
Et je pense au mouvement de ton sein
Quand tu respires, si tendrement blottie
Sous la courtépointe à carreaux rouges.
Comme il repose en paix, le village !
De quoi crier de joie...
Mais tu es endormie.
(traduit par Jean-Claude Walter)

La tiède nuit de printemps

La tiède nuit de printemps
Maintenant s'ouvrent des millions de bourgeons
Dans cet air chaud
Qui vient de par-delà le cimetière.
Le village repose si tranquille.
La lune luit sur les toits.
Les pierres tombales sont blanches dans la nuit.
Maintenant je sais :
Ô Maintenant, jeune fille, tremble ton coeur
Du désir de caresser les cheveux de quelqu'un.
Maintenant s'ouvrent dans la forêt
des millions de bourgeons.
(traduit par Guillevic)

J'ai dû partir

Tu m'as supplié de rester encore
Quelques jours auprès de toi. -
Mais il a fallu, mon enfant, que je parte !
J'ai bien vu dans ton âme le combat,
Oh comme tu souffrais !...
Et pourtant j'ai dû partir.
Crois moi, n'ai-je pas laissé moi aussi en te
Quittant, un peu du meilleur de la vie.
Hélas, il m'a fallu partir !
(traduit par Jean-Paul Klee)

Mes poèmes

Il passe parfois comme un souffle dans la nuit.
Au printemps quand fleurissent les colzas,
Un souffle secret traverse la nuit.
On entend jaser et babiller,
Et dans les granges craquent les charpentes.
Tout s'anime alentour,
Dans les cimetières et sur les voies romaines
Par milliers des yeux qui luisent !
Par milliers des voix qui chuchotent !
Ah ! ce murmure sans fin au dehors,
Qui parcourt les fenils, parcourt les granges.
J'ai tendu l'oreille à cette effervescence.
En voici l'écho vivant
Chuchoté dans mon livre
(traduit par Yolande Siebert)

Un sombre dimanche

c'est un dimanche bien triste
aujourd'hui
la pluie ruisselle il fait froid
la rude journée
tu es assise là
dans ta chambre
tu regardes tomber la pluie
tu es seule
et tu en souffres
tous tes rêves vont vers moi
je crois les voir
autour de moi
qui me regardent
ils sont là
de yeux effarés
(traduit par Alfred Kern)

La paix, la douce paix

Je trouverai en toi
Terre sacrée,
La paix, la douce paix.
Ce sera calme et lourd, un soir d'été,
Où sonnent vêpres, où passent des chansons ;
Un souffle chaud anime les chemins,
Réveille les jardins et fait brûler les roses.
Mille petites herbes dresseront leur tête tremblante.
Je serai couché raide et froid ;
J'aurai trouvé en toi, terre sacrée
La paix, la douce paix.
(traduction Jean-Paul de Dadelsen)

à la rencontre d'un poète ... Nathan Katz (suite)

Au cimetière

J'ai traversé aujourd'hui le cimetière
et j'y ai vu les pierres glacées,
les pierres mauvaises des morts.
Debout parmi les asters, j'y ai vu les vieilles croix
Que rongent à l'intérieur les vers.

Oui, le temps va, le temps s'enfuit ;
déjà nos tombes attendent au cimetière.
Les lourdes pierres, les pierres glacées des morts
se dressent un jour aussi sur nos sépulcres ;
dans cette froide, dans cette humide terre,
ici, on nous fera descendre.

Mon enfant, sens-tu pour toi combien j'ai de la peine,
sens-tu combien je t'aime !
Déjà nous attend la pierre des morts.
Sais-tu : c'est une heure perdue
celle qui a été sans joie,
celle qui n'a offert
un mot de bonté,
un mot d'amour.

(traduit par Gérard Pfister)

Nous revivrons peut-être

Et quand nous serons morts,
Nous revivrons peut-être
Dans tout ce qui est beau.

Nous serons peut-être
La vie qui monte dans le jeune blé,
Dans cette multitude
De petites pousses
Qui germent au loin dans les champs.

Nous serons peut-être
La force du vent, qui va par les bois,
En courbant les chênes,
Et les simples et saines fleurs
De quelque jardin paysan.

Nous revivrons peut-être
Dans tout ce qui est beau,
Dans tout ce qui vit.

(traduit par Jean-Paul de Dadelsen)

Et ma mie n'en a point

Elles ont toutes chaînettes d'argent,
Et ma mie n'en a point.
Mais ma mie me plaît bien mieux
Que toutes celles qui portent chaînettes,
Et qui ne me plaisent point.

Elles ont toutes de beaux rubans,
Et ma mie n'en a point.
Dans sa belle, sa lourde chevelure
Qu'a-t-elle besoin de rubans ?
Pour me plaire il n'en faut point.

Et les autres se parent et font des mines,
Et ma mie n'en fait point.
Elle est tellement belle et bien faite !
C'est Dieu lui-même qui l'a parée ;
Il en eut du plaisir, c'est sûr ;
Aux autres il n'en a point.

(traduit de l'alsacien par Jean-Paul de Dadelsen)

L'avez-vous vu couché dans le champ de blé,
Le premier qui est mort
Sur notre terre ?

Le soleil donnait sur le champ ;
Le vent courbait les épis ;
L'abeille portait le miel.
Un souffle heureux passait loin à travers les forêts.
Il était là, couché, misérable dans l'adieu.

(traduit par Guillevic)

Histoire d'un matou

Mais tout ne dure qu'un temps. Tant va la cruche à l'eau...
Un jour, ça aurait pu tourner bien mal pour notre Bäuser.
C'était parce qu'il mettait toujours son nez partout, bien sûr. Je vais
te raconter comment ça s'est passé.
Tu sais bien comme il fait bon dans une cuisine villageoise. Il y a là
la grande cheminée couverte de suie où brûle toujours un bon petit
feu ; et sur les étagères, il y a des assiettes et des bols avec des peti-
tes fleurs de toutes les couleurs. Et un égouttoir, une baratte bien
cerclée, un pétrin.
Et par la fenêtre regarde une branche de vigne vierge. telle était la
cuisine des Véris.
Le Bäuser regardait par la fenêtre ce matin-là, et il fut saisi : car là-
bas sur une étagère il y avait un pot de lait, plein à déborder... et un
lait ! Une vraie crème ! L'eau lui vint à la bouche. Il aurait fallu
avoir vraiment un coeur de pierre à la place du coeur pour voir
quelque chose de pareil sans y toucher.
Il aurait fallu vraiment une grande force de caractère et bien du
grillage à la fenêtre pour empêcher le Bäuser d'aller goûter ce lait.

(traduit par Guillevic)